

# Arriver à Tadoussac en 1639 : des ursulines et des hospitalières racontent

*Pierre ROUXEL*<sup>1</sup>

## Tadoussac dans les récits de traversée

Dans l'*Histoire de la Côte-Nord*, l'importante synthèse publiée en 1996 par l'Institut québécois de recherche sur la culture, Tadoussac apparaît comme un lieu central dans l'histoire de cette région. On y présente notamment les différentes fonctions que ce lieu a rempli au fil du temps : celle de poste de traite d'abord – et en même temps de mission –, puis de village agroforestier et, enfin, de lieu touristique majeur<sup>2</sup>. Il est cependant une autre dimension intéressante qui, aujourd'hui, apparaît comme une évidence : le rôle de Tadoussac comme « port d'escale de nombreux vaisseaux venant de France ou de Québec<sup>3</sup> ». Or, cette dimension n'est mentionnée que furtivement par l'*Histoire de la Côte-Nord*, où l'on ne peut lire que ces généralités à propos de Tadoussac à l'époque de la Nouvelle-France : « tous les navires de l'Atlantique y mouillent, le reste du chemin vers Québec se faisant en barque<sup>4</sup> » ou « la flotte annuelle qui transporte les nouveaux colons relâche habituellement à Tadoussac où elle séjourne une partie de l'été<sup>5</sup> ». Il se pourrait bien, par conséquent, que l'importance maritime de Tadoussac à cette époque, pourtant épisodiquement soulignée<sup>6</sup>, reste encore à étudier.

Pour mener à bien une telle étude, il faudrait forcément revisiter les grands textes relatant l'aventure canadienne des 16<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles, par exemple, les récits de Cartier et de Champlain qui racontent leur passage à Tadoussac en 1535 et en 1603, textes bien connus et souvent cités. Mais d'autres relations évoquent aussi les traversées de l'océan et l'escale de Tadoussac, notamment celles écrites par les religieux, Récollets et Jésuites. Gabriel (Théodat) Sagard, par exemple, dans son *Grand voyage du pays des Hurons*<sup>7</sup>, raconte dans une riche narration son escale à Tadoussac en 1623<sup>8</sup>. Et, du côté jésuite, on pourrait évoquer les débuts de la « Brieve relation du voyage de la Nouvelle France fait au mois d'avril 1632 », où le père Paul Le Jeune raconte sa traversée, son escale à Gaspé, puis son arrêt à Tadoussac du 18 juin au 3 juillet<sup>9</sup>.

Mais c'est à d'autres relations que nous voudrions nous intéresser : des textes peut-être moins connus, écrits par des femmes, ceux des religieuses. Nous avons en effet relu les récits laissés par les trois premières ursulines et les trois premières hospitalières à être venues en Nouvelle-France à l'été 1639. Ces relations racontent la traversée de l'Atlantique vécue par ce groupe de femmes, leur arrivée à Tadoussac à la fin juillet, ainsi

que leur remontée vers Québec, un périple qu'on aurait tort de s'imaginer simple et facile à réaliser. Pour ce qui est des ursulines, nous emprunterons surtout à certains textes tirés de la *Correspondance* de Marie de l'Incarnation<sup>10</sup> et de sa *Relation* de 1654<sup>11</sup>, mais également au récit de la traversée de mère Cécile de Sainte-Croix<sup>12</sup>, une ursuline de Dieppe qui accompagnait les deux ursulines de Tours<sup>13</sup>. Du côté des hospitalières, nous revisiterons certaines des premières pages des *Annales de l'Hôtel-Dieu de Québec*, chroniques rédigées par les sœurs au 18<sup>e</sup> siècle à partir de documents qu'elles avaient conservés<sup>14</sup>.

Dans ces premiers récits de femmes concernant le Canada, nous pourrions certes mesurer l'importance de Tadoussac comme port d'escale, mais nous découvrirons surtout des récits de voyage pleins de vivacité et de sensibilité, où le style rehausse le propos – comme si les péripéties racontées avaient tout gardé de leur vérité et de leur intensité.

## Traverser l'océan pour arriver à Tadoussac

Toute traversée de l'Atlantique comporte son lot d'épreuves et celle des religieuses qui se rendent à Tadoussac en 1639 ne fait pas exception.

Première épreuve : rejoindre les navires ancrés dans la rade du port de Dieppe. Les *Annales de l'Hôtel-Dieu de Québec*, dont la rédaction commence un peu avant 1720, précise qu'à cette époque (1639) les départs se faisaient de Dieppe et non de La Rochelle (AHDQ, 13). Le 4 mai, trois ursulines et trois hospitalières quittèrent donc l'Hôtel-Dieu de Dieppe pour le port. Il fallut attendre un « vent propre » qui puisse les conduire « sans danger dans une chaloupe » (MIC, 84). Déjà, sur le navire amiral, le *Saint-Joseph*, la houle « les rend fort malades » (MIC, 910). Les hospitalières le confirment : « il fallut payer le tribut ordinaire » (AHDQ, 15); les deux plus jeunes religieuses, moins indisposées, s'occupent alors des malades (AHDQ, 15).

Seconde épreuve : quitter le port de Dieppe. Mais encore faut-il que le vent le permette! Marie de l'Incarnation dira que, les trois premiers jours, tout l'équipage fut malade à cause des tempêtes qui agitaient le vaisseau en rade (MIR, 167). Selon les hospitalières, elles furent quinze jours en rade, avec des vents contraires, avant d'en avoir de favorables qui leur permirent enfin de lever l'ancre<sup>15</sup> (AHDQ, 15).

Troisième épreuve : sortir de la Manche – car la Manche n'est jamais très sûre. Dans une lettre à son frère écrite avant son départ, le 15 avril 1639, Marie de l'Incarnation dira qu'il faut surtout craindre « la rencontre des Anglais, des Dunkerquois, et des Turcs » (MIC, 81). Et, en effet, la flotte rencontrera des bateaux ennemis. Le 20 mai, dans la lettre qu'elle rédige « en mer » et qu'elle confie à des pêcheurs qui les ont suivis « jusqu'à la Manche »,

elle écrit, après avoir « passé les côtes d'Angleterre » :

*Nous sortons de la Manche en très bonne disposition, grâce à notre bon Jésus, non sans avoir été en danger d'être prises par les Espagnols et par les Dunkerquois. Il y a peu de jours que nous avons découvert une de leurs flottes d'environ vingt vaisseaux, mais notre capitaine a prudemment pris la route d'Angleterre pour éviter la rencontre. Nous en avons vu de loin plusieurs autres, sans pouvoir distinguer les couleurs ni juger d'où ils sont. À présent que nous quittons la Manche nous sommes hors de danger des ennemis, mais il n'y a que Dieu qui sache si nous sommes à couvert de ceux des tempêtes de la mer<sup>16</sup>.*

Quatrième épreuve : traverser l'Atlantique. Toutes les narratrices s'entendent pour dire que, malgré les 10 à 15 jours de tempête et les incommodités nombreuses – dont un moment d'effroi dont nous parlerons plus loin –, le voyage s'est somme toute bien déroulé. Le capitaine Bontemps s'est montré attentif aux besoins des religieuses : il les a mises sur le vaisseau amiral et leur a laissé sa chambre, « une belle chambre » dira Marie de l'Incarnation en 1654. Elle précisera :

*Cette chambre était si grande que nous y faisons l'Office en chœur, les hospitalières d'un côté et nous de l'autre. Nous y couchions et prenions nos repas. Elle fermait comme une salle; il y avait de belles fenêtres qui nous donnaient de l'air. Nous étions onze personnes logées à l'aise. Notre voyage d'aller dura trois mois. Notre-Seigneur nous fit la grâce d'entendre la sainte Messe et y communier tous les jours, excepté treize jours que les tempêtes agitèrent trop violemment ce vaisseau, en sorte qu'on ne se pouvait tenir<sup>17</sup>.*

Les hospitalières disent sensiblement la même chose : elles auraient été privées de messes une douzaine de jours, mais elles purent heureusement faire leurs exercices de religion comme si elles avaient été dans leur monastère (AHDQ, 15-16). Quant à la lettre de Cécile de Sainte-Croix, elle est plus riche de détails : malgré les jours de tempêtes, le mal de mer, la puanteur, la saleté et l'humidité, elle ne se plaint nullement de la nourriture. Elle préfère d'ailleurs la morue à « l'abondance des viandes » et se dit mieux traitée qu'au couvent! Enfin, elle est plutôt satisfaite, puisqu'elle communie souvent et entend parfois plusieurs messes, surtout que chaque jour, le père Barthélémy Vimont<sup>18</sup> leur fait l'oraison, de même que les « prédications[,] fêtes et dimanches » (MIC, 951-954).

### Arriver à Tadoussac

Pour arriver à Tadoussac, il faut d'abord, avant de remonter « la rivière », s'approcher des côtes de Terre-Neuve. Il faut alors absolument dire un mot de l'épisode « des glaces » – ou du « glaçon » – qui faillit mettre un terme à la traversée. Naviguer dans les eaux plus au nord est toujours risqué. Marie de l'Incarnation souligne que si le voyage avait duré trois mois, c'est parce qu'au lieu de faire treize cents lieues de traversée, ils en firent en fait plus de deux mille (MIC, 88). Elle précisa en 1654 : « C'est que nous avons été jetés par les tempêtes du côté du Nord. » (MIC, 165.) Dans son récit de la traversée, mère Cécile de Sainte-Croix nous dit que l'événement se produisit le jour de la Sainte Trinité (le 19 juin), vers les 10 heures du matin. Des cris « lamentables » se font alors entendre. Arrive affolé le

père Vimont, qui s'écrie : « Nous sommes morts », « il y a un glaçon qui va aborder le navire et n'en est plus qu'à dix pas, lequel est grand comme une ville ». Tous les religieux font un vœu à la Sainte Vierge et à saint Joseph. Bientôt, grâce, semble-t-il, à une brusque manœuvre du pilote, le glaçon est derrière le navire, dont on ne peut voir le sommet à cause de la brume. Le lendemain, le groupe rencontre à nouveau plusieurs « glaces », mais elles sont au loin. L'une est « aussi grande qu'une petite ville » et, comme le soleil donne dessus, elle est « claire comme un cristal ». Les autres semblent être couvertes de neige. Et il fait alors froid comme au mois de janvier (*MIC*, 952-953). Marie de l'Incarnation racontera plus tard l'épisode avec davantage d'émotion : la glace était une « furie » qui arrivait vis-à-vis de la flèche du navire et qui allait le fendre en deux; c'était une glace « monstrueuse » et « horrible » et la situation était « épouvantable »... (*MIR*, 164-165). Les hospitalières évoqueront elles aussi l'événement et parleront d'une glace « d'une grosseur monstrueuse et d'une prodigieuse hauteur ». Pour toutes les religieuses, il est évident qu'un miracle les a sauvées, « ce qui changea la crainte en action de grâces » (*AHDQ*, 16).

La rencontre de plusieurs « Sauvages », avant d'arriver à Tadoussac, est évoquée par Cécile de Sainte-Croix et Marie de l'Incarnation comme « une grande joie » (*MIR*, 166). Mère de Sainte-Croix précise : les « Sauvages » étaient de Miskou et vinrent au bateau avec leur missionnaire, le père Gondouin. Selon cette religieuse, tous seraient arrivés à Tadoussac le 20 juillet 1639, « tous les trois navires ensemble ».

Et elle ajoute : « Je vous laisse à penser la joie. » (*MIC*, 954.)

Il faut maintenant débarquer à Tadoussac. Les religieuses seraient-elles descendues à terre avant d'y arriver? Auraient-elles cherché à satisfaire au vœu du père Vimont fait lors de l'épisode dramatique des glaces, vœu qui consistait à dire deux messes et deux communions en l'honneur de la Vierge et de saint Joseph sur la première terre rencontrée (*MIC*, 953)? C'est peu probable. Marie de l'Incarnation fait allusion au débarquement pour signaler que les religieuses, désireuses d'aller remercier la Vierge, faillirent « périr », parce que, se jetant « à la foule » dans la chaloupe, celle-ci « pensa tourner » (*MIR*, 166). Mère de Sainte-Croix confirme que les voyageuses étaient alors bien arrivées à Tadoussac : elles seraient descendues à terre pour la première fois le jour de la Sainte-Anne pour accomplir une partie du vœu du père Vimont. Elles pensèrent « encor périr », car, précise-t-elle, « comme nous descendions du vaisseau dans la chaloupe, peu s'en fallut qu'elle ne tournât » (*MIC*, 955).

### À Tadoussac – fin juillet 1639

Quand les fondatrices des Ursulines et des Hospitalières arrivent à Tadoussac à la fin juillet – les dates indiquées dans les différentes narrations ne concordent pas toutes parfaitement –, la flotte est composée de trois voiliers, dont un d'assez faible tonnage frété par Mme de La Peltrie, la bienfaitrice des Ursulines. Écoutons les hospitalières nous raconter à leur manière leur séjour à Tadoussac et les difficultés éprouvées pour rejoindre Québec :

*Le 15<sup>e</sup> de juillet, nous nous trouvâmes à Tadoussac, où le reste de la flotte nous joignit. On jugea à propos de nous faire sortir du vaisseau amiral, commandé par le capitaine Bontemps, qui ne venait pas jusqu'à Québec, pour nous mettre dans un plus petit bâtiment, qui devait nous amener dans ce port. Les révérends pères jésuites, qui s'étaient dispersés sur tous ces navires, pour assister les passagers, se réunirent et s'embarquèrent avec nous dans celui-ci. Nous restâmes douze jours sans lever l'ancre, parce que le capitaine faisait faire une chaloupe dans le bois et qu'il ne voulait point partir de là qu'elle ne fût en état de le suivre. Cela nous ennuyait beaucoup, car nous souhaitions ardemment d'aller voir nôtre terre de promesse. C'est pourquoi, ayant heureusement rencontré une barque qui montait à Québec, nous fîmes prier celui qui la commandait de vouloir bien nous prendre, pour nous y mener, ce qu'il nous accorda de fort bonne grâce, après nous avoir représenté l'incommodité que nous recevions dans un si petit bâtiment, mais rien ne nous paraissait difficile pourvu qu'il nous procurât l'entrée de cet aimable séjour<sup>19</sup>.*

D'après Cécile de Sainte-Croix, le petit bâtiment évoqué plus haut par les hospitalières aurait été le *Saint-Jacques*. La mère raconte de façon réaliste et avec de nombreux détails la vie sur ce bateau, qui aurait eu de la difficulté à quitter Tadoussac en raison des vents contraires : religieuses et religieux y sont tous étroitement logés; un coffre autour duquel ils se répartissent sert à la fois de table pour les repas et d'autel, où l'on dit quatre messes chaque jour; et quand une personne doit sortir, les autres doivent se lever, « et pour coucher, il était besoin d'ajuster des planches sur le coffre et jeter nos matelas dessus » (*MIC*,

954). La religieuse, qui, décidément, semble particulièrement apprécier la nourriture, poursuit : « Et notre nourriture commença lors de morue au vinaigre sans beurre, ou un peu de lard, qui continua le reste du voyage, au reste avec des contentements que je ne vous saurais expliquer<sup>20</sup>. » (MIC, 954-955.)

### Et de Tadoussac à « Kébec »

Pour rejoindre Québec, il reste encore à remonter « la rivière ». Il serait trop long de citer tout le récit de ce voyage par mère de Sainte-Croix (MIC, 954-955). Contentons-nous de le résumer brièvement, mais en essayant malgré tout d'en rendre sensibles les riches effets de style. Dans la barque qui les conduit à Québec, il n'y a pour les voyageurs qu'une petite chambre si pleine de morues qu'ils sont « tassés comme du pain au four ». À cause de la chaleur et de la puanteur, les religieuses choisissent plutôt d'affronter la pluie, « la nuit aussi bien comme le jour ». Ayant peur d'arriver « crottées » à Québec, elles insistent pour pouvoir mettre préalablement pied à terre pour se sécher quelque peu. Elles en profitent pour souper de « morue sèche et sans beurre » et passer la nuit dans une cabane « à la façon des Sauvages ». Et mère de Sainte-Croix de préciser : « Je ne laissai pas de bien dormir. »

La narration des hospitalières n'est pas moins intéressante :

*Nous passâmes donc dans la barque, où il n'y avait que le tillac pour nous loger, tout étant plein de morue, qui rendait une assez mauvaise odeur. Pendant quelques jours et quelques nuits que nous y restâmes, nous souffrîmes beaucoup de nécessité. Le pain nous ayant manqué, on fut obligées de*

*ramasser les miettes de la soute, où il y avait plus de crottes de rats que de biscuit; nous prîmes la peine de les éplucher pour en avoir un peu, que nous mangions avec de la morue sèche toute crue, n'ayant pas de quoi la faire cuire. On nous donna aussi d'une sorte de passe-pierre<sup>21</sup> fort dure, que l'on trouvait sur le bord du fleuve. Tout cela était bon pour des personnes de grand appétit<sup>22</sup>.*

Le 31 juillet, les voyageurs mettent pied à l'île d'Orléans, alors inhabitée. Ils y construisent trois cabanes sans oublier de rendre « mille louanges à Dieu ». Le lendemain matin, ils tirent du fusil pour se faire reconnaître et manifester leur joie d'être enfin arrivés. Le gouverneur dépêche un canot qui revient vite l'avertir de l'arrivée des religieuses. On envoie alors une chaloupe les chercher.

Après l'épisode de l'île d'Orléans, qui permet à tous et à toutes de se reposer et de se refaire une tenue présentable, c'est enfin la dernière étape du voyage vers Québec qui s'amorce. Mère Cécile de Sainte-Croix conclut ainsi son récit : « Le lendemain matin, nous retournâmes en la barque et arrivâmes à Kébec sur les huit heures du matin, jour de Saint-Pierre-ès-liens. » (MIC, 955.) Et les hospitalières écrivent de leur côté : « Nous arrivâmes le premier jour d'août 1639, sur les sept à huit heures du matin. Notre révérende mère Marie de Saint-Ignace fut la première que l'on débarqua, puis la révérende mère Marie de l'Incarnation et les autres. » (AHDQ, 17-18.)

Le texte de mère de Sainte-Croix et celui des hospitalières nous disent sensiblement la même chose de l'accueil : les attendent sur le rivage Monsieur de Mont-

magny, le gouverneur, avec les « principaux » du pays. Le premier les reçoit avec bienveillance et les assure de son estime. « Tout le peuple, [...] par de grandes acclamations[,] marquait une réjouissance publique. » Les religieuses baisent le sol de leur nouvelle patrie et remercient Dieu de ses « conduites amoureuses ». Le groupe se dirige ensuite vers l'église des Jésuites où l'on chante un *Te Deum*. Une messe est alors célébrée. Et après avoir « déjeuner » chez le gouverneur, les religieuses se séparent et rejoignent leurs demeures respectives (AHDQ, 18-19 et MIC, 955).

Plusieurs années plus tard, Marie de l'Incarnation se souviendra de son arrivée :

*Monsieur de Montmagny, Gouverneur de la Nouvelle-France, ayant auparavant envoyé sa chaloupe, bien munie de rafraîchissements, au-devant de nous, il nous reçut et tous les Révérends Pères avec des démonstrations d'une très grande charité. Tous les habitants étaient si consolés de nous voir que pour nous témoigner leur joie, ils firent ce jour-là cesser tous leurs ouvrages.*

*La première chose que nous fîmes fut de baiser cette terre en laquelle nous étions venues, pour y consommer nos vies pour le service de Dieu et de nos pauvres Sauvages. L'on nous conduisit à l'église où le Te Deum fut solennellement chanté, ensuite de quoi, Monsieur le Gouverneur nous mena tous au Fort pour y prendre notre réfection<sup>23</sup>, ensuite de quoi, tous les Révérends Pères et lui nous firent l'honneur de nous conduire aux lieux destinés pour notre demeure<sup>24</sup>.*

Le voyage vers la Nouvelle-France était maintenant terminé. Il faudrait désormais vivre et mourir

à Québec. Cela signifiera notamment se souvenir de cette traversée et de la remontée de « la rivière », en tout extraordinaires pour ces religieuses.

### Tadoussac : des escales racontées

Pour arriver en Nouvelle-France et atteindre Québec, il fallait donc, à l'époque, quitter un port de l'ancienne France – au début du 17<sup>e</sup> siècle, très souvent, celui de Dieppe –, puis traverser l'océan pour enfin arriver au port de Tadoussac, escale fort attendue probablement, mais escale obligée le plus souvent. Et on imagine la fébrilité de nos religieuses quand elles purent enfin mettre un pied sur la terre du nouveau continent, leur terre de mission, ne l'oublions surtout pas. C'est ce que laisse entendre la citation de mère de Sainte-Croix présentée précédemment, où elle affirme tout émue : « Je vous laisse à penser la joie. » (MIC, 954.) Mais le voyage, qui n'était pas terminé, devait se continuer autrement, sur d'autres bateaux de moindre tonnage le plus souvent, et dans des conditions qu'il était impossible de prévoir.

Assurément, les récits des religieuses relus montrent l'importance de Tadoussac comme « port d'escale » au 17<sup>e</sup> siècle. C'est qu'en effet plusieurs capitaines refusent obstinément de remonter jusqu'à

Québec, le fleuve étant alors assez mal connu et donc très dangereux. D'autres passages des textes mis à contribution dans cet article en témoignent. En 1665, par exemple, les hospitalières racontent la remontée difficile vers Québec du Marquis de Tracy :

*Les pilotes du Bresé, n'osant risquer un vaisseau si considérable dans le fleuve Saint-Laurent, et croyant arriver plus tôt et plus heureusement dans des bâtiments plus légers, firent trouver bon à Monsieur de Tracy de décharger ce gros navire sur deux petits vaisseaux. Ils ne laissèrent pas d'être un mois entier dans notre rivière et ne purent arriver à cette rade [de Québec] que le dernier jour de juin (AHDQ, 144).*

Marie de l'Incarnation raconte un événement du même ordre dans une lettre à son fils du 6 novembre 1662. Un navire qui transporte des commissaires du roi s'est arrêté à Tadoussac : le capitaine, prétextant la saison tardive et le fait que son vaisseau est de 400 tonneaux, refuse d'obéir aux ordres des commissaires, qui souhaitent rejoindre Québec au plus tôt. C'est que la flotte transporte de 300 à 400 personnes! Et les vivres pour l'hivernement de toute la colonie! L'ursuline commente alors avec sa verve habituelle : « Toutes les chaloupes et barques de ce pays y sont allées, ce qui nous cause une confusion

que l'on n'avait point encore vue. Comme nous ne recevons nos paquets que peu à peu, nous ne faisons aussi nos réponses que par de petits mots par les chaloupes qui vont file à file aux grands vaisseaux. » (MIC, 683.)

Mais l'espace nord-côtier dont il est question dans les textes relus reste en fin de compte un Tadoussac certes visité, mais surtout raconté et ressenti... Cette représentation donne une autre portée aux récits, une autre dimension au lieu et aux péripéties qui y sont vécues, lesquelles vont bien au-delà de l'historicité des événements. Avec ces premiers écrits de femmes sur le Canada, riches de vivacité, d'émotion et de singularité, non seulement nous découvrons l'époque lointaine de la Nouvelle-France, si fascinante, mais nous entrons aussi « en littérature ». L'univers culturel de cette époque ne nous est pas immédiatement accessible : il faut aller vers lui pour le redécouvrir et se l'approprier. Et il faut donc pour cela relire les textes qui le racontent. C'est d'ailleurs ce que nous rappelle la plus récente *Histoire de la littérature québécoise* : « La littérature de la Nouvelle-France ne se présente pas sous la forme d'un héritage, mais d'un travail de relecture<sup>25</sup>. »

## Notes

- 1 Pierre Rouxel a fait toute sa carrière d'enseignant en littérature au Cégep de Sept-Îles. Il a dirigé pendant plus de 15 ans, à Sept-Îles, *La revue d'histoire de la Côte-Nord*. Il est l'initiateur du Groupe de recherche sur l'écriture nord-côtière (le GRÉNOC), fondé en 2006. Depuis, il codirige le GRÉNOC et la revue *Littoral*.
- 2 Pierre Frenette (dir.), *Histoire de la Côte-Nord*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture et Presses de l'Université Laval, 1996, 667 p. L'index signale plus de 40 références à Tadoussac : voir p. 658 et 660.
- 3 Municipalité de Tadoussac, « Historique », [en ligne], [www.tadoussac.com/fr/tadoussac/historique]. (Consulté le 10 janvier 2017.)
- 4 Pierre Frenette, *Histoire de la Côte-Nord*, p. 125-126.
- 5 *Ibid.*, p. 195.
- 6 Deux articles récents du *Devoir* évoquent le rôle de Tadoussac comme « port d'escale ». Dans le premier, on peut lire : « Avant 1630, les navires qui ravitaillaient la colonie s'arrêtaient en effet à Tadoussac, premier poste de traite de l'Amérique du Nord. Des embarcations de plus faible tonnage prenaient alors le relais jusqu'à Québec. » (Alexandre Shields, « Rendez-vous des marées. Tadoussac possède la seule cale sèche naturelle du Québec, lieu d'un événement annuel incontournable sur la Côte-Nord », *Le Devoir*, 19 octobre 2016, p. A1 et A8). Plus récemment, l'historienne Sophie Imbeault, dans un article consacré à Marie Rollet arrivée au Canada avec son mari Louis Hébert il y a 400 ans, écrit : « Après une difficile traversée de trois mois, le navire arrive à Tadoussac à la mi-juin. Ils auraient ensuite remonté le fleuve en barque et seraient arrivés à Québec en juillet. » (« Marie Rollet : être femme et pionnière », *Le Devoir*, 10 janvier 2017, p. A7).
- 7 Gabriel (Théodat) Sagard, *Le Grand voyage du pays des Hurons*, Montréal, Leméac, collection « Bibliothèque québécoise | Littérature », 1990, 384 p.
- 8 Voir notre article « Théodat Sagard fait escale à Tadoussac, en juin 1623 », *La revue d'histoire de la Côte-Nord*, n° 14, mai 1991, p. 33-36.
- 9 « Relation de 1632 », dans *Relations des Jésuites*. 1611-1636, tome 1, Montréal, Éditions du Jour, 1972, p. 1-7.
- 10 Voir l'édition de dom Guy Oury, Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, Solesmes, 1971, 1071 p. Désormais *MIC*. Peu de lettres racontent la traversée : deux, rédigées en avril 1639, précèdent l'embarquement; une autre est écrite « en mer », en mai; et une autre de Québec, en septembre (p. 81-89).
- 11 Voir la récente édition d'Alessandra Ferraro : Marie de l'Incarnation, *Relation de 1654*, Montréal, Boréal, 2016, 255 p. Désormais *MIR*. On trouve le récit de la traversée aux pages 163 à 168.
- 12 Ce récit est une lettre envoyée de Québec par la religieuse, le 2 septembre 1639, à la supérieure des Ursulines de Dieppe. Cette lettre se trouve à la fin de la *Correspondance* de Marie de l'Incarnation publiée par dom Guy Oury en 1971 (*MIC*, Appendice II, p. 951-960). Signalons aussi qu'en septembre 1640, mère Anne de Sainte-Claire raconte à une ursuline du couvent de Paris la traversée des deux premières ursulines venues de Paris en 1640 (*ibid.*, p. 967-970).
- 13 Mère Marie de Saint-Joseph, qui accompagnait Marie de l'Incarnation, venait comme elle du couvent de Tours.
- 14 Les *Annales de l'Hôtel-Dieu de Québec*. 1636-1716 ont été composées par les révérendes mères Jeanne-Françoise Juchereau de Saint-Ignace et Marie-André Duplessis de Sainte-Hélène. Elles ont été éditées par dom Albert Jamet, avec une introduction et des notes, à l'Hôtel-Dieu de Québec (édition originale : 1939; réimpression : 1984, 444 p.). Désormais *AHDQ*. Le récit du voyage de Dieppe à Québec se trouve entre les pages 13 et 20. Mère Françoise Juchereau dit s'alimenter à des écrits antérieurs des premières religieuses : les « petits cahiers » de mère Marie de Saint-Bonaventure et « les remarques » des mères Marie Catherine de Saint-Augustin et Marie Renée de la Nativité (*AHDQ*, p. 4 de la dédicace « Aux Religieuses Hospitalières »). Plus loin dans le récit, les deux narratrices, pour raconter la traversée, vont emprunter à ce qu'ont « laissé par écrit au sujet de leur voyage et de leurs aventures dans les premières années », les trois fondatrices courageuses, « nos trois amazones » précise le texte (*AHDQ*, p. 13). Signalons que les fondatrices viennent toutes les trois de l'Hôtel-Dieu de Dieppe : Marie Guénet, dite de Saint-Ignace, Marie Forestier, dite de Saint-Bonaventure, et Anne Le Cointre, dite de Saint-Bernard. Nous avons aussi, lorsque nécessaire, modernisé l'écriture des textes mis à contribution pour cet article.
- 15 En septembre 1640, Anne de Sainte-Claire raconte que la rade était « en grande tourmente » et qu'un matelot vint annoncer le pire : un bateau qui avait perdu son ancre venait se jeter sur leur navire! (*MIC*, p. 967.)
- 16 *Ibid.*, p. 86.
- 17 *MIR*, p. 166.
- 18 Sur le bateau qui transporte les religieuses, le père Vimont est accompagné des pères Joseph Chamonot et Joseph-Antoine Poncet de La Rivière. Le père Vimont devait, à Québec, succéder au père Paul Le Jeune comme supérieur de la mission canadienne. Le frère Claude Jager était également du voyage.
- 19 *AHDQ*, p. 16-17.

20 À propos des mêmes événements, et de la remontée vers Québec, Marie de l'Incarnation se montre avare de détails : « Mais lorsque nous fûmes à Tadoussac, tous se mirent dans un même vaisseau avec nous, de sorte que nous avions cinq messes chaque jour, un autre père s'étant encore joint aux autres. Ainsi nous arrivâmes en bonne

compagnie. » (*MIR*, p. 168.) Selon elle, Mme de La Peltrie aurait rejoint Québec plus rapidement sur le petit navire qu'elle avait frété (*MIR*, p. 168).

21 La passe-pierre – ou perce-pierre – qui pousse sur les rochers est le nom commun de plusieurs espèces de végétaux, parmi lesquels la saxifrage et la criste-marine.

22 *AHDQ*, p. 17.

23 Repas en commun dans une communauté religieuse.

24 *MIR*, p. 168-169.

25 Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 2007, p. 21.

# La maîtrise en histoire de l'UQAR.

- Programme de type «Recherche» qui conduit au grade de Maître ès arts, M.A.
- Plan de formation comportant un mémoire de recherche et 4 cours optionnels
- Programme offert à temps complet et à temps partiel
- Nombreuses possibilités de financement et de bourses
- Collaborations possibles avec d'autres programmes de l'UQAR (lettres, géographie, éthique, développement régional, etc.).

**UQAR**

[www.uqar.ca/programmes/3425](http://www.uqar.ca/programmes/3425)

Photo : Jean-René Thuot